

toute la façade d'une église peinte du haut en bas. Sur la porte, le Christ, chassant du temple les vendeurs et les acheteurs, qui, effrayés, culbutent de part et d'autre sur les degrés de la façon la plus drôle et la plus jolie. Dans une autre église, l'espace au-dessus de l'entrée est richement décoré d'une fresque représentant l'expulsion d'Héliodore. Lucas Giordano devait assurément faire diligence pour remplir de telles surfaces. La chaire même n'est pas toujours, comme ailleurs, un siège pour une seule personne, mais une galerie, où j'ai vu un capucin se promener et, tantôt d'un bout tantôt de l'autre, représenter au peuple sa vie pécheresse. Que n'aurais-je pas à conter là-dessus !

Mais on ne peut ni conter ni décrire la magnificence d'un clair de lune comme celui dont nous avons joui en nous promenant dans les rues, dans les places, sur la Chiaja, l'immense promenade, puis au bord de la mer. On y est véritablement saisi par le sentiment de l'immensité. Il vaut la peine de rêver ainsi.

Je dois dire quelques mots d'un excellent homme, dont j'ai fait la connaissance ces derniers jours : c'est le chevalier Filangieri, connu par ses ouvrages sur la législation. Il est du nombre des honorables jeunes hommes qui veulent le bonheur de l'espèce humaine et une honnête liberté. A ses manières, on reconnaît le soldat, le chevalier et l'homme du monde. Mais, chez lui, la dignité est tempérée par l'expression d'un sentiment moral délicat, qui, répandu sur toute sa personne, brille d'un éclat très-agréable dans ses discours et sa manière d'être. Il est attaché de cœur à son roi et à la monarchie, bien qu'il n'approuve pas tout ce qui se fait. Mais il est aussi de ceux qui redoutent Joseph II. L'image d'un despote, ne fût-elle qu'un rêve, est effroyable pour les hommes d'un noble cœur. M. Filangieri m'a dit ouvertement ce que Naples avait à craindre de l'empereur. Il parle volontiers de Montesquieu, de Beccaria et aussi de ses propres ouvrages, toujours dans ce même esprit de bienveillance et d'un désir sincère et juvénile de faire le bien. Il ne doit pas avoir encore atteint la quarantaine.

Il n'a pas tardé à me faire connaître un ancien écrivain, dont les nouveaux juristes italiens estiment et honorent infiniment l'insondable profondeur, c'est Jean-Baptiste Vico. Ils le préfé-

rent à Montesquieu. Un rapide coup d'œil jeté sur son livre, qu'ils m'ont prêté comme une précieuse relique, m'a fait soupçonner qu'il se trouve là des pressentiments sibyllins du juste et du bon, qui doit ou qui devrait se réaliser un jour, fondés sur la sérieuse méditation de l'histoire et de la vie.

Il est beau de voir une nation posséder un tel patriarche. Les ouvrages de Hamann seront un jour un code pareil pour les Allemands.

Naples, 6 mars.

Tischbein a surmonté sa répugnance pour me tenir fidèle compagnie, et il est monté aujourd'hui avec moi sur le Vésuve.

Un artiste comme lui, qui s'occupe toujours et uniquement des formes les plus belles, chez les hommes et les animaux, qui même humanise par le sentiment et par le goût les objets informes, les rochers, les paysages, doit trouver abominable un informe, horrible entassement, qui se dévore lui-même sans cesse et déclare la guerre à tout sentiment du beau.

Nous sommes partis dans deux calèches, ne nous sentant pas en état de nous démêler au milieu du tumulte de la ville, si nous conduisions nous-mêmes les chevaux. Le cocher ne cesse de crier place ! place ! afin que les ânes qui portent du bois ou des balayures, les calèches roulantes, les hommes qui se traînent sous un fardeau ou qui se promènent, les enfants, les vieillards, se tiennent sur leurs gardes, se rangent de côté, et qu'on puisse sans obstacle continuer le grand trot.

Le chemin à travers les derniers faubourgs et les jardins avait déjà quelque chose de platonien. Comme il n'a pas plu depuis longtemps, les feuilles, toujours vertes par nature, étaient couvertes d'une épaisse poussière cendrée ; les toits, les corniches, tout ce qui présentait une surface plane avait de même passé au gris, si bien que le ciel, d'un bleu magnifique, et le soleil, qui nous dardait sa puissante lumière, témoignaient seuls que l'on cheminait encore parmi les vivants. Nous fûmes reçus au pied de la pente escarpée par deux guides, l'un d'âge mûr, l'autre jeune, tous deux robustes.

Le premier me traîna, le second traîna Tischbein en haut de la montagne. Je dis qu'ils nous traînaient ; en effet le guide se

passé autour de la ceinture une courroie, que le voyageur saisit, et, tiré en amont, il gravit la pente, avec bien plus de facilité, en s'aidant d'un bâton. C'est ainsi que nous avons atteint le plateau sur lequel le cône s'élève. Au nord sont les ruines de la Somma.

Un regard jeté au couchant sur la contrée fit bientôt, comme un bain salubre, disparaître toute la peine et la fatigue, et nous fîmes le tour du cône toujours fumant et vomissant de la cendre et des pierres. Aussi longtemps que l'espace nous permit de rester à une distance convenable, nous trouvâmes ce spectacle grand et sublime. D'abord un puissant tonnerre, qui retentissait du fond de l'abîme, puis des pierres, grandes et petites, lancées dans l'air par milliers, enveloppées de cendre. La plus grande partie retombait dans l'abîme; les autres fragments, lancés de côté, tombaient sur la partie extérieure du cône et faisaient un vacarme étrange. D'abord les plus pesantes tombaient lourdement et sautaient avec un bruit sourd jusqu'au bas du cône; les plus petites crépitaient par derrière, enfin la cendre pleuvait. Tout cela se succédait à intervalles réguliers, que nous pouvions très-bien mesurer en comptant tranquillement. Mais, entre la Somma et le cône, l'espace devint assez étroit; déjà les pierres tombaient en nombre autour de nous et rendaient inquiétante la marche autour du cône. Tischbein se sentait encore plus mal à l'aise sur la montagne, depuis que le monstre, non content d'être horrible, voulait encore être dangereux.

Mais comme un danger actuel a quelque chose de séduisant et excite l'homme à le braver par esprit de contradiction, je réfléchis qu'on devait pouvoir, dans l'intervalle de deux éruptions, gravir le cône, arriver au cratère et revenir. Je délibérai là-dessus avec nos guides sous un rocher surplombant de la Somma, où, campés en sûreté, nous réparions nos forces avec les provisions que nous avons apportées. Le plus jeune se fit fort d'affronter avec moi l'aventure. Nous rembourrâmes nos chapeaux avec des mouchoirs de toile et de soie; nous nous fîmes prêts, le bâton à la main, et moi saisissant la courroie. Les petites pierres craquetaient encore autour de nous, la cendre ruisselait encore, quand le robuste jeune homme m'enleva au-dessus de l'éboulis brûlant. Nous étions au bord de la gueule

énorme dont la fumée était écartée de nous par un vent léger, mais en même temps nous voilait l'intérieur du gouffre, qui fumait alentour par mille gerçures. Pendant un intervalle, la vapeur laissa apercevoir çà et là des parois de rochers crevasées. Le spectacle n'était ni instructif ni agréable, mais, par cela même qu'on ne voyait rien, on attendait, pour voir sortir quelque chose. Nous avions négligé de compter tranquillement, nous étions au bord de l'abîme : soudain le tonnerre retentit, l'effroyable décharge part devant nous; nous baissions la tête involontairement, comme si cela nous eût sauvés des masses tombantes; déjà les petites pierres craquetaient, et, sans réfléchir que nous avions de nouveau un intervalle devant nous, joyeux d'avoir affronté le danger, nous arrivâmes au pied du cône avec la cendre pleuvant encore; nos chapeaux et nos épaules en étaient suffisamment poudrés.

Accueilli et grondé par Tischbein de la manière la plus amicale, restauré enfin, je pus donner aux laves, anciennes et nouvelles, une attention particulière. Le vieux guide savait indiquer les années exactement. Les plus anciennes étaient déjà couvertes de cendres et égalisées; les nouvelles, surtout celles qui avaient coulé lentement, présentaient un singulier aspect : comme, en poursuivant leur marche traînante, elles charrient quelque temps avec elles les masses durcies à leur surface, il doit arriver que celles-ci de temps en temps résistent; mais, entraînées encore par les courants de feu, poussées les unes sur les autres, elles demeurent fixées avec des formes anguleuses plus bizarres, plus étranges qu'on ne le voit en pareil cas dans les glaçons poussés les uns sur les autres. Parmi ces amas confus de matières fondues se trouvaient aussi de grands blocs, dont la cassure a toute l'apparence d'une espèce de roche primitive. Les guides assurèrent que c'étaient d'anciennes laves provenant des dernières profondeurs, et que la montagne vomit de temps en temps.

En revenant à Naples, j'ai remarqué des maisonnettes à un seul étage, singulièrement bâties, sans fenêtres, dont les chambres ne sont éclairées que par la porte, qui donne sur la rue. Les habitants sont assis devant dès le matin jusqu'à la nuit, qu'ils se retirent enfin dans leurs cavernes.

En voyant le caractère particulier que prend dans la soirée le tumulte de la ville, je formai le vœu de pouvoir séjourner ici quelque temps, pour essayer de rendre selon mes forces ce mobile tableau. Je ne serai pas si heureux.

Naples, 7 mars 1787.

Durant cette semaine, Tischbein m'a montré et expliqué en conscience une grande partie des chefs-d'œuvre de Naples. Excellent connaisseur et peintre d'animaux, il m'avait déjà fait remarquer une tête de cheval en bronze dans le palais Colombrano : nous y sommes allés aujourd'hui. Ce précieux débris est placé, vis-à-vis de la porte cochère, dans la cour, où il occupe une niche au-dessus d'une fontaine. Ce fragment est une chose étonnante. Quel effet cette tête devait-elle produire, unie avec les autres membres ! Le cheval était beaucoup plus grand que ceux de Saint-Marc. Comme on voit cette tête de plus près et isolément, on peut mieux en étudier et en admirer le caractère et la force. Le bel os frontal, les naseaux fumants, les oreilles attentives, la crinière hérissée.... quel puissant animal ! que de feu, que de force !

Nous nous retournâmes, pour observer une statue de femme placée dans une niche au-dessus de la porte cochère. Winckelmann y voyait l'image d'une danseuse ; car ces artistes, dans leurs mouvements animés, représentent de la manière la plus variée ce que les arts plastiques nous ont conservé comme nymphes et comme déesses dans une pose arrêtée. Elle est très-légère et très-belle ; la tête était cassée, mais elle a été remplacée habilement. Du reste elle n'a subi aucune altération et elle mériterait une meilleure place.

Naples, 9 mars 1787.

Je reçois aujourd'hui vos chères lettres du 16 février. Continuez toujours d'écrire. J'ai bien organisé mes bureaux de poste intermédiaires, et je le ferai encore, si je dois aller plus loin. Il me paraît bien étrange de lire, à une si grande distance, que les amis ne se réunissent pas, et pourtant rien de plus naturel que de ne pas se réunir quand on est si près les uns des autres.

Le temps s'est assombri ; il change ; le printemps approche et nous aurons des jours de pluie. Le sommet du Vésuve ne

s'est pas découvert depuis que j'y suis monté. Ces dernières nuits, on l'a vu quelquefois jeter des flammes. Maintenant il est redevenu tranquille ; on s'attend à une éruption plus forte. Les orages de ces jours-ci nous ont montré une mer magnifique. On pouvait étudier les flots dans leurs allures et leurs formes imposantes. La nature est le seul livre dont chaque page présente un grand sens. En revanche, le théâtre ne me fait plus aucun plaisir. On joue ici pendant le carême des opéras spirituels, qui ne se distinguent des opéras mondains que par l'absence de ballets dans les entr'actes. Au reste, ils sont aussi extravagants que possible. On joue au théâtre Saint-Charles la *Destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor*. C'est pour moi une grande lanterne magique : il semble que j'ai perdu le goût de ces choses.

Nous avons été aujourd'hui avec le prince de Waldeck à *Capo di Monte*, où se trouve une grande collection de tableaux, de monnaies et d'autres objets. L'ordre n'est pas satisfaisant, mais il y a des choses de prix. Toutes ces idées traditionnelles prennent désormais chez moi une forme plus précise et plus arrêtée. Ce qui nous arrive isolément dans le Nord, de monnaies, de gemmes, de vases, comme les citronniers tondus, produit en masse un tout autre effet dans ce pays, où ces trésors sont indigènes. En effet dans les lieux où les ouvrages d'art sont rares la rareté leur donne aussi de la valeur : ici on apprend à n'estimer que ce qui mérite l'estime.

On paye aujourd'hui fort cher les vases étrusques, et certainement il s'y trouve de belles et excellentes choses. Point de voyageur qui ne voulût en posséder quelqu'une. On n'évalue pas son argent aussi haut que chez soi ; je crains même de me laisser encore séduire.

Naples, vendredi 9 mars 1787.

Ce qu'il y a d'agréable en voyage, c'est que, par la nouveauté et la surprise, une chose commune prend l'air d'une aventure. A mon retour de *Capo di Monte*, j'ai fait une visite aux *Filangieri*, et j'ai vu, assise sur le canapé, à côté de la maîtresse de la maison, une dame dont l'extérieur ne me semblait pas s'accorder avec les allures familières auxquelles elle s'abandonnait sans contrainte. Avec sa robe de soie légère, rayée, sa coiffure

bizarre, cette jolie petite personne ressemblait à une marchande de modes, qui, occupée de la parure des autres, fait peu d'attention à son propre ajustement. Elles sont si accoutumées à voir payer leur travail, qu'elles ne comprennent pas comment elles feraient quelque chose gratis pour elles-mêmes. Mon entrée ne troubla nullement son babil, et elle débita une foule d'histoires bouffonnes, qui lui étaient arrivées ces derniers jours, ou plutôt qu'elle s'était attirées par ses étourderies.

La dame de la maison, voulant m'aider à placer quelques mots, parla de la belle position de Capo di Monte et de ses trésors. La vive petite dame se leva soudain, et parut, sur ses pieds, plus gentille encore qu'auparavant. Elle prit congé, courut à la porte, et me dit en passant : « Les Filangieri dîneront chez moi un de ces jours : j'espère vous voir avec eux. » Elle était sortie avant que j'eusse promis. Ils m'apprirent alors que c'était la princesse ***, leur proche parente. Les Filangieri ne sont pas riches et vivent dans une décente médiocrité : je me figurai qu'il en était de même de la petite princesse, d'autant plus qu'à Naples ces grands titres ne sont point rares. Je notai le nom, le jour et l'heure, bien résolu de me rendre ponctuellement à cette invitation.

Naples, samedi 11 mars 1787.

Comme mon séjour à Naples ne doit pas être long, je m'attache d'abord aux points les plus éloignés : les plus proches se présentent d'eux-mêmes. Je suis allé avec Tischbein à Pompeï. Nous avons vu s'étaler à droite et à gauche les magnifiques paysages que mille dessins nous avaient bien fait connaître, mais qui s'offraient maintenant aux yeux dans leur brillant ensemble. Pompeï étonne tous les voyageurs par ses proportions exigües. Des rues étroites, mais pourtant bien alignées, et pourvues de trottoirs, de petites maisons sans fenêtres, des chambres donnant sur des cours et des galeries ouvertes, et éclairées par la porte seulement; même les ouvrages publics, le banc à l'entrée de la ville, le temple, et une villa dans le voisinage, semblent plutôt des modèles et des armoires de poupées que des édifices. Mais ces chambres, ces galeries et ces corridors sont ornés de riantes peintures; les murs, tout unis, ont au milieu un tableau détaillé, aujourd'hui, le plus souvent

endommagé; les extrémités et les angles sont décorés de légères et gracieuses arabesques, d'où se dégagent aussi de mignonnes figures d'enfants et de nymphes, tandis qu'à une autre place, on voit sortir de riches guirlandes fleuries des animaux apprivoisés et sauvages. C'est ainsi que, dans sa dévastation actuelle, une ville, couverte d'abord par la pluie de pierres et de cendres, ensuite fouillée et pillée, annonce chez tout un peuple un goût pour les arts et la peinture dont l' amateur le plus passionné n'a pas aujourd'hui l'idée, non plus que le sentiment et le besoin.

Si l'on considère la distance où cette ville se trouve du Vésuve, on jugera que la masse volcanique dont elle est couverte ne peut avoir été lancée jusque-là par la force explosive ou par un coup de vent; on doit plutôt se figurer que ces pierres et cette cendre ont flotté quelque temps dans l'air comme des nuages, et se sont enfin abattues sur cette malheureuse cité. Si l'on veut se faire une idée plus sensible encore de cet événement, qu'on se représente un village de montagne qui serait enseveli dans la neige. Les espaces entre les maisons et les maisons elles-mêmes, écrasées sous le poids, furent comblés.

Toutefois la maçonnerie ressortait peut-être encore çà et là, quand la colline fut tôt ou tard plantée en vignes et en jardins. Aussi plus d'un propriétaire, en fouillant son terrain, a-t-il fait sans doute une première moisson considérable. On a trouvé plusieurs chambres vides et, dans le coin de l'une, un monceau de cendres qui recouvrait quelques petits ustensiles et des objets d'art.

L'impression singulière et presque pénible que nous a faite cette ville momifiée s'est dissipée lorsque, nous étant assis sous la treille, au bord de la mer, dans une chétive auberge, nous avons fait de bon appétit un frugal repas, en nous délectant du ciel azuré, de la mer lumineuse et brillante, dans l'espérance qu'au temps où ce petit bourg sera ombragé de pampres verts, nous pourrons nous y revoir et nous réjouir ensemble.

Plus près de la ville, je remarquai de nouveau ces maisonnettes, véritables copies de celles de Pompeï. Nous demandâmes la permission d'entrer dans une, et nous la trouvâmes

très-proprement arrangée : des chaises de canne élégamment tressées, une commode toute dorée, avec des fleurs peintes de couleurs diverses. En sorte qu'après tant de siècles, après d'innombrables changements, cette contrée inspire à ses habitants des mœurs et des coutumes, des inclinations et des goûts pareils.

Naples, lundi 12 mars 1787.

J'ai parcouru la ville aujourd'hui, faisant mes observations, et j'ai pris beaucoup de notes, qui me serviront un jour à la décrire, mais dont je regrette de ne pouvoir rien vous communiquer à présent. Tout annonce qu'une heureuse terre, qui fournit abondamment de quoi satisfaire les premiers besoins, produit aussi des hommes d'un heureux naturel, qui peuvent attendre sans inquiétude que le lendemain leur apporte ce que le jour qui luit leur a apporté, et, par conséquent, mènent une vie insoucieuse. Satisfaction du moment, jouissance modérée, joyeuse patience de maux passagers ! En voici un exemple. La matinée était froide et humide, il avait un peu plu. J'arrive à une place dont les larges dalles paraissaient proprement balayées. Je suis surpris de voir sur ce pavé, parfaitement uni, une troupe de petits déguenillés, accroupis en rond, les mains tournées vers le sol, comme s'ils se chauffaient. J'ai pris d'abord cela pour un badinage, mais quand j'ai vu leurs mines parfaitement sérieuses et tranquilles, comme de gens qui ont trouvé ce qui était nécessaire à leurs besoins, je me suis creusé l'esprit sans pouvoir deviner cette énigme. Il m'a fallu demander ce qui engageait ces petits magots à prendre cette position bizarre, et pourquoi ils se rassemblaient ainsi en cercle régulier. J'appris qu'un forgeron voisin avait chauffé à cette place un bandage de roue, ce qui se fait de la manière suivante. Le cercle de fer est posé par terre, et, dessus, on entasse en rond autant de copeaux de chêne qu'il est nécessaire pour amollir le fer au point convenable. Le bois se consume, le cercle est posé autour de la roue, et la cendre soigneusement balayée. Aussitôt les petits lurons mettent à profit la chaleur communiquée au pavé, et ils ne bougent pas de la place avant d'avoir épuisé le dernier vestige de calorique. On trouve ici d'innombrables exemples de cette tempérance et de cette attention à utiliser ce

qui, autrement, serait perdu. Je trouve chez ce peuple la plus vive et la plus ingénieuse industrie, non pour s'enrichir, mais pour vivre sans souci.

Le soir.

Pour arriver à l'heure chez la singulière petite princesse et ne pas manquer la maison, j'ai pris un valet de place. Il m'a conduit devant la porte cochère d'un grand palais, et, comme je ne croyais pas que cette dame pût avoir une si somptueuse demeure, j'articulai encore une fois son nom à mon guide aussi nettement que possible. Il m'assura que j'étais au bon endroit. Je trouvai une cour spacieuse, solitaire et tranquille, propre et vide, entourée d'un corps de logis principal et de constructions latérales. C'était la riante architecture napolitaine, avec sa teinte accoutumée. En face, un grand portail, puis un large et doux escalier. Des deux côtés, du bas en haut, une file de domestiques en riche livrée, qui me firent, à mon passage, un profond salut. Il me semblait être le sultan des contes de fées de Wieland, et, à son exemple, je pris courage. Je fus reçu ensuite par les domestiques d'un ordre plus élevé, jusqu'à ce qu'enfin le plus apparent m'ouvrit la porte d'une grande salle, et je vis s'étendre devant moi un nouvel espace, aussi riant, mais aussi désert que le reste. En allant et venant, j'aperçus dans une galerie latérale une table disposée pour une quarantaine de personnes, et dont la magnificence répondait à tout l'ensemble. Un prêtre séculier entra. Sans me demander qui j'étais, d'où je venais, il me traita en personne connue et m'entretint de banalités.

Une porte à deux battants s'ouvrit et se referma aussitôt derrière un vieux seigneur qui s'avança. L'ecclésiastique courut à lui et j'en fis autant. Nous lui adressâmes quelques mots de politesse, auxquels il répondit par une sorte d'aboiement saccadé. Je ne pus comprendre une syllabe de ce dialecte hotten-tot. Le seigneur s'étant placé auprès de la cheminée, l'ecclésiastique se tira à l'écart et je le suivis. Un beau bénédictin entra, accompagné d'un plus jeune frère. Le bénédictin salua l'hôte à son tour, et à son tour il en fut aboyé, après quoi, il se retira auprès de nous vers la fenêtre. Les ecclésiastiques réguliers, surtout les ordres élégamment vêtus, ont dans la

société de grands avantages. Leur costume annonce l'humilité et le renoncement, et leur prêtre en même temps une dignité marquée. Dans leur conduite, ils peuvent, sans s'avilir, se montrer humbles, et puis, quand ils se redressent, on aime assez à leur voir une certaine assurance, qu'on ne passerait pas aux autres conditions. Tel était ce bénédictin. Je le questionnai sur le Mont-Cassin : il m'invita à m'y rendre et me promit le meilleur accueil. Cependant la salle s'était peuplée; on y voyait des officiers, des gens de cour, des prêtres séculiers, et même quelques capucins.

Je cherchais inutilement une dame, et pourtant nous ne devions pas en manquer. Deux fois la porte à deux battants s'ouvrit et se referma. Une vieille dame entra, plus vieille encore que le monsieur, et, cette fois, la présence de la maîtresse du logis me donna la pleine assurance que j'étais dans un palais étranger et complètement inconnu à ses habitants. Déjà on servait le dîner; je me tenais dans le voisinage de messieurs les ecclésiastiques, pour me glisser avec eux dans le paradis de la salle à manger, quand tout à coup Filangieri entra avec sa femme, en s'excusant de s'être attardé. Bientôt après, la petite princesse s'élança aussi dans le salon, et, passant devant tous les convives avec des saluts, des révérences, des signes de tête, elle courut droit à moi.

« C'est fort bien à vous de nous tenir parole, me dit-elle. Vous vous placerez à côté de moi : je veux vous servir les meilleurs morceaux. Attendez un peu ! Il faut que je voie d'abord où je dois me placer. Après cela, mettez-vous à côté de moi. » Sur cette invitation, je la suivis dans ses diverses évolutions, et nous arrivâmes enfin à nos places, vis-à-vis des bénédictins. J'avais Filangieri à mon autre côté.

« La chère est excellente, dit-elle; tout est maigre mais choisi. Je vous indiquerai le meilleur. Mais il faut d'abord que je tourmente les moines. Je ne puis souffrir ces drôles. Ils attrapent journellement quelque chose de chez nous. Ce que nous avons, nous devrions le manger nous-mêmes avec des amis. » On servit la soupe. Le bénédictin mangeait d'un air modeste. « Je vous prie de ne pas vous gêner, mon révérend père, lui dit-elle. La cuiller est peut-être trop petite ? Je vous en ferai

donner une plus grande. Nos révérends sont accoutumés à en prendre à pleine bouche. » Le père répliqua qu'un ordre parfait régnant dans la maison de la princesse, des convives tout autres que lui y trouveraient tout à souhait. On servit les petits pâtés : le père n'en prit qu'un. Elle lui cria d'en prendre une demi-douzaine. Il savait bien que la pâte feuilletée se digère facilement. Le sage père prit encore un petit pâté en remerciant la princesse de son attention bienveillante, comme s'il n'avait pas compris l'impie badinage. La grosse pâtisserie fournit encore à la dame une occasion de donner l'essor à sa malice, car, le père en ayant piqué un morceau et l'ayant tiré sur son assiette, un deuxième y roula. « Un troisième, mon père ! lui dit-elle vivement. Vous paraissez en humeur d'établir un bon fondement. — Quand on fournit de si bons matériaux, l'architecte a fort peu de peine, » répliqua le bénédictin. Et cela continua de la sorte, sans que la princesse y fit d'autre pause que pour me faire servir consciencieusement les meilleurs morceaux.

Cependant je discourais avec mon voisin sur les sujets les plus sérieux. Je n'ai pas entendu Filangieri prononcer une parole insignifiante. En cela, comme en plusieurs autres choses, il ressemble à notre ami Georges Schlosser : seulement Filangieri, comme Napolitain et homme du monde, est d'un caractère plus doux, d'un commerce plus facile.

Dans l'intervalle, ma malicieuse voisine n'avait laissé aucun repos aux bons pères. Les poissons, auxquels on avait donné, à l'occasion du carême, la forme d'autres viandes, lui fournirent surtout une matière inépuisable de plaisanteries impies et scabreuses, particulièrement une occasion de relever et de recommander le goût de la chair. On pouvait du moins s'amuser à la forme, quand même la réalité était défendue. J'ai entendu encore bien des traits du même genre, que je n'ai pas le courage de rapporter. Ces choses peuvent se souffrir dans la conversation, et quand elles partent d'une jolie bouche : mais, noir sur blanc, elles ne me plaisent plus à moi-même. Et la témérité a cela de particulier qu'elle réjouit dans l'acte même, parce qu'elle étonne, mais elle offense et répugne dans le récit.

On servit le dessert, et je craignais de voir ces folies conti-

nuer ; mais soudain ma voisine se tourna vers moi, toute calmée, et me dit : « Laissons ces moines lamper le syracuse en paix. Je ne réussis pas à en tourmenter un jusqu'à la mort, pas même jusqu'à lui ôter l'appétit. Parlons un peu raison, car enfin quelle conversation aviez-vous encore avec Filangieri ? Le bon homme ! Il se donne bien des embarras. Je le lui ai dit souvent : « Si vous faites des lois nouvelles, nous devons nous « donner une nouvelle peine pour trouver le moyen de les violer « aussi bientôt. Pour les anciennes, c'est déjà une chose faite. « Voyez donc comme Naples est beau ! Les hommes y vivent de- « puis des siècles insoucians et joyeux, et, pourvu qu'on pende « quelqu'un de temps en temps, tout le reste chemine à mer- « veille. » Là-dessus elle me proposa d'aller à Sorrente, où elle avait un grand domaine. Son intendant me ferait manger les meilleurs poissons et la délicieuse *mungana* (veau de lait). L'air de la montagne et la vue admirable me guériraient de toute philosophie. Elle y viendrait ensuite elle-même, et il ne resterait plus vestige des rides que je laissais trop tôt faire leurs traces. Nous mènerions ensemble joyeuse vie.

Naples, 13 mars 1787.

J'écris encore aujourd'hui quelques mots, afin qu'une lettre chasse l'autre. Tout va bien pour moi, mais je vois moins de choses que je ne devrais. Ce lieu inspire la négligence et la paresse ; cependant je me fais peu à peu une idée plus complète de la ville. Dimanche nous allâmes à Pompeï. Il est arrivé bien des malheurs dans le monde, mais peu qui aient procuré autant de plaisir à la postérité. Je ne sais guère de chose plus intéressante. Les maisons sont étroites et petites, mais toutes sont ornées à l'intérieur de charmantes peintures. La porte de la ville est remarquable, avec les tombeaux qui y touchent. Le tombeau d'une prêtresse est en forme de banc semi-circulaire, avec un dossier de pierre, où se trouve l'inscription en grandes lettres. Par-dessus le dossier, on voit la mer et le soleil couchant. Place admirable, digne d'une si belle pensée !

Nous avons trouvé à Pompeï une bonne et joyeuse société napolitaine. Ces gens sont tout naturels et d'humeur légère. Nous avons dîné à *Torre dell' Annonziata*, attablés tout près de la mer.

La journée était ravissante ; la perspective sur Castellamare et Sorrente est rapprochée et délicieuse. La société se trouvait comme chez elle. Quelques-uns soutenaient qu'on ne peut vivre sans voir la mer. Il me suffit de porter en moi son image, et je suis tout disposé à retourner désormais dans le pays des montagnes. Heureusement il se trouve ici un paysagiste fidèle, qui sait exprimer le sentiment de cette riche et libre nature. Il a déjà fait pour moi quelques travaux.

J'ai aussi étudié avec soin les produits du Vésuve. C'est tout autre chose de les voir dans l'ensemble. Je devrais proprement consacrer à l'observation le reste de ma vie. Je ferais quelques découvertes, qui étendraient les connaissances humaines. Veuillez, je vous prie, mander à Herder que j'acquies en botanique des lumières toujours plus grandes. C'est toujours le même principe, mais il faudrait une vie pour le suivre dans toutes ses conséquences. Peut-être serai-je encore en état de tracer les lignes principales.

A présent je me fais une fête de voir le musée de Portici. D'ordinaire, c'est par où l'on commence : c'est par là que nous finirons. Je ne sais pas encore ce que je vais devenir. Tous nos amis veulent que je sois de retour à Rome pour le temps de Pâques.

Angélique a entrepris un tableau tiré de mon *Iphigénie*. L'idée en est très-heureuse et elle la rendra parfaitement. C'est le moment où Oreste reprend sa connaissance auprès de sa sœur et de son ami. Ce que les trois personnages disent l'un après l'autre, elle l'a rendu simultanément dans le groupe en substituant le geste à la parole. On voit encore par là combien elle a le sentiment délicat, comme elle sait s'approprier ce qui est de son domaine. Et c'est véritablement l'axe de la pièce.

Adieu donc ! et aimez-moi ! Ici je trouve tout le monde bienveillant, et pourtant je ne leur suis bon à rien. Tischbein les satisfait mieux ; il leur dessine, le soir, quelques têtes de grandeur naturelle, devant lesquelles ils se démènent comme les habitants de la Nouvelle-Zélande à la vue d'un vaisseau de guerre.

Cela produisit, l'autre soir, une scène assez drôle. Tischbein a en effet le grand talent d'esquisser à la plume des figures de dieux et de héros de grandeur naturelle ou colossale. Il y jette